

Compte-rendu d'entretien

Yaoundé - Cameroun

Enquêtée n° 2

Date de l'entretien : lundi 14 juin 2010, chez elle

Durée de l'entretien : 2h.

Âge : 40 ans.

Niveau d'étude : Bac+2.

Statut marital : Mariée en 1992.

Nombre de personnes à charge et description :

Profession officielle et revenu mensuel : AS auprès de séropositifs, 148 000.

Autres activités et revenus mensuels : Élevage ponctuel de poussin, 50 000.

1. Parcours et présentation

Profession des parents, origine sociale, éducation reçue, rapport au village

Née à Yaoundé en 1970 où elle est toujours restée, à Longkak. Elle est catholique, ses frères et sœurs aussi.

Parents : 1 femme. Eton. Ses parents sont de villages voisins, après Obala. Elle parle Eton, français, un peu anglais et un peu Bamiléké parce que son mari est de l'ouest. Ils sont toujours à Yaoundé, là où elle est née.

Elle a 9 sœurs et 1 frère. 8' : Elle est la 4^{ème}. 12' : L'aînée s'est mariée, à divorcé, est revenue parce qu'elle n'a pas beaucoup fréquenté, elle s'est arrêtée en 5^{ème}. Elle vend des vivres comme sa mère. La 2^{ème} est mariée quelque part à Etoundi, elle n'a pas fait l'école non plus, elle ne travaille pas. La 3^{ème} a appris à coiffer, elle tresse. Il y a elle, il y a la 5^{ème}, qui a été secrétaire de direction au CCF puis elle a été licenciée, elle ne fait rien actuellement. Celle qui la suit est infirmière à la fondation Chantal Biya. Il y a Martine qui est chez les Blancs, Mme Peurch, elle est en France, elle a travaillé au centre culturel français, elle a épousé un coopérant donc ils sont partis là-bas. La suivante est conseillère de jeunesse et d'orientation. Le garçon, Boniface, ne fait rien. La suivante est couturière. La benjamine a suivi celle qui est chez les Blancs, elle est encore étudiante.

Père : Maçon, considéré manœuvre. Cours préparatoire. Il sait lire un peu et parle un peu français. Il parlait Eton. 9'50 : Il était orphelin à l'âge d'une semaine.

Mère : Revendeuse. Elle n'a jamais été à l'école. Illettrée. 2'07 : Elle se levait tôt le matin et achetait des vivres frais qu'elle revendait dans la journée. 9'40 : sa mère étant un enfant naturin elle n'avait presque pas de lien sauf avec sa maman et sa maman est morte très tôt.

Quand elle était jeune, la vie était très difficile. Avoir onze enfants, pour un maçon considéré manœuvre et une mère revendeuse c'était difficile, la charge était très élevée par rapport aux ressources.

Logement : Une maison en planche, sol non cimenté, 4 chambres (actuellement 12), 1 petite table et 4 chaises. Dans une chambre, ils pouvaient se retrouver à quatre ou cinq. Il y avait souvent deux lits, donc deux ou trois par lit. C'était comme ça. Toilette et douche externe. Son père avait une petite radio pour suivre l'actu. Parfois ils étaient 27 à la maison parce qu'on envoyait les enfants du village de sa mère ayant atteint le CEP chez eux pour poursuivre leur scolarité. Car sa mère était l'aînée d'une famille, elle était la 1^{ère} arrivée en ville où il y avait les collèges d'enseignement secondaire. Des nièces, neveux de la mère et du père, leurs frères et sœurs, ils atteignaient parfois 30-35 personnes dans cette petite maison. Il y avait un gros chien et parfois son père faisait une porcherie un peu retirée de la maison. Ses parents étaient propriétaire, mais ils n'avaient pas de titre foncier car c'était des marécages. Actuellement, ils sont menacés d'expropriation parce que l'État considère que c'est sa propriété. L'État refuse de donner des titres fonciers sur des terrains bâtis sur des marécages. C'est son père qui a construit la maison. Pas de barrière. Ils avaient juste des voisins. Avant les problèmes de sécurité n'étaient pas accentués comme maintenant, ils pouvaient laisser une casserole dehors et la retrouver le lendemain, contrairement à actuellement où ce n'est pas possible.

Les relations avec ses parents étaient tendues quand elles étaient enfant parce que son père ne voulait pas qu'ils sortent de peur d'avoir des problèmes parce que les filles étaient nombreuses et pouvaient croiser des garçons. Il ne voulait pas qu'elles sortent et elles le trouvaient vraiment très méchant parce qu'il les fouettait vraiment, ce n'était pas bien mais maintenant elles le comprennent. Sinon elles auraient pu devenir prostituées ou faire des enfants hors mariage.

Leur mère était très prise parce qu'il fallait qu'elle assume. C'est elle qui payait la pension des enfants, qui envoyait les enfants à l'école parce que le salaire du père était vraiment insignifiant. Les relations étaient toujours tendues : « vous n'avez pas lavé les habits de vos petites sœurs, vous n'avez pas fait la cuisine, vous n'avez pas » et les coups de poing par ci les coups de poing par là. C'est maintenant qu'elles ont grandi qu'elles essaient de comprendre et maintenant et elle est devenue douce et faible faut dire qu'elle est malade, qu'il y a quelque part de l'amour, qu'elle apprend à l'aimer, parce qu'avant c'était toujours tendu.

Quand elle a grandi elle n'avait pas de modèle type pour faire un métier. 9' : La maman parlait toujours de **dignité** de la femme, on ne doit pas la voir avec des garçons, elle ne doit pas parler au milieu des gens, elle doit se couvrir le corps, elle doit être digne pour épouser un

homme bien et être respectée dans la société. Son père parlait **d'honnêteté** : il fouettait vraiment quand on ramassait quelque chose qui ne nous appartenait pas. Il disait que « quand ça ne t'appartient pas demande. Parce que prendre sans permission c'est voler. »

Rapport au village

9'50 : Ils n'allaient pas au village mais le père s'arrangeait toujours à raconter comment se passe telle chose au village, comment on a arrangé tel problème, « ce qui fait que je connais beaucoup de choses à travers les histoires qu'il racontait ». Souvent il dit que « si on était au village, on allait régler cette affaire de cette façon ». Maintenant elle va au village quand il y a un évènement (mariage...), il y a des oncles là-bas Dernièrement deux de ses frères sont décédés et ils ont été les enterrés au village. Ils ont eu le temps de faire la connaissance des cousins, des cousines et de voir. Nous avons l'intention de faire une petite cabane sur un petit terrain qu'on nous a montré pour aller montrer aux enfants leurs racines. Pour l'instant elle n'a jamais amené ses enfants au village car ils n'ont pas d'endroit pour dormir. S'ils avaient une cabane ils se coucheraient même sur des matelas par terre mais ce n'est pas confortable de demander le lit chez quelqu'un avec trois enfants.

Scolarité

De la maternelle au CM2 à la mission catholique à Longkak, à 1km de la maison. Puis dans un CES public, où on payait juste les frais d'inscription, puis au lycée technique, où on payait les frais d'inscription 21 000.

Elle fait un lycée technique et s'en sort avec un Bac G, un bac technique. Elle était déjà fiancée et attendait un enfant. Elle l'a obtenu au bout de quatre fois car elle échouait à chaque fois à l'oral. L'année où elle l'a eu, c'était avec 11 de moyenne, en 1990. Elle s'attend à être secrétaire de direction dans une entreprise or les entreprises ferment, c'est en 1990, crise économique oblige on ferme. La fonction publique ne recrutait plus. Donc elle reste et se demande quoi faire. Elle tente le concours d'enseignant qu'elle échoue. Elle essaie le concours d'AS lancé en 1997 et réussit. Elle ne se plaint pas, c'est passionnant.

Entre 1990 et 1997, son mari travaillait à la banque, elle cherchait du travail et ne faisait pratiquement rien. Il avait un revenu moyen, il était cadre moyen à la banque, qui permettait d'envoyer les bébés à l'école, de manger.

En 1986 il a fait acheter une télévision en Suisse ou en France, c'était encore un luxe, il fallait tout faire pour avoir ça, et pour eux qui étaient des cadres moyens on se battait pour avoir ça. En 1998 aussi pour la chaîne : « parce que pour acheter ici c'est un peu cher, quand quelqu'un voyage, il amène ça sans passer par la douane, on lui donne l'argent ».

C'est quand il perd son emploi en 1997 que ça commence à devenir dur. Il n'y a pas de travail et quand on lance un concours il l'encourage à le faire. Il gagnait environ 280 000 Fcfa. Ça leur a permis de prendre un crédit pour construire un terrain et prendre la maison, « nous étions un peu à l'abri du besoin donc ça ne m'encourageait pas à faire une petite activité, tout ce que je voulais c'était du travail et j'en cherchais ».

Choix matrimoniaux

Elle est mariée depuis 1992. Elle a trois enfants : deux filles et un garçon.

Parcours supérieur et professionnel

L'école d'assistante sociale c'est deux ans, elle passe le concours en 1997, année où son mari a perdu son emploi, et elle sort en 2000. Pendant qu'elle allait à l'école, son mari s'est battu à faire le taxi parce que quand il a perdu son emploi il a quand même eu des indemnités et c'est avec ça qu'il s'est acheté une petite voiture qu'il transforme en taxi. Ça leur permet de payer sa pension, celle des enfants, la ration, de survivre quoi.

Mais à la sortie de l'école d'assistantes sociales on dit qu'on ne recrute plus. Et la voiture de son mari est déjà une épave. C'est là où elle se lance dans l'informel : tout ce qu'elle pouvait voir elle le faisait : vendre, fabriquer. Elle reste à la maison, elle lave le ndolé (un légume amer), le légume, elle fait des jus de fruit, du kossam (un genre de yaourt au lait) et elle fait des paquets, elle vend, elle livre. Elle fume aussi du poisson, du poulet. « En quelque sorte je me bats pour ne pas mourir de faim ». Par exemple elle conservait le kossam dans leur réfrigérateur qu'ils avaient déjà et devant leur maison elle écrivait « kossam à vendre, jus de fruits à vendre », jus naturel de papaye, à 25 et 50 Fcfa que les enfants du quartier venaient acheter et les dames achetaient le ndolé, le poisson fumé, parfois des jus. Ça leur rapportait entre 20 000 et 30 000 Fcfa. Son mari venait de perdre son emploi et il fallait vivre, ils n'avaient que la maison et il fallait manger.

L'école d'assistante sociale a été financée par son mari.

Pendant ce temps, après l'école d'assistante sociale, elle était aussi bénévole dans un service social du commissariat. Là bas elle ne gagnait pratiquement rien. C'était juste pour ne pas perdre de notion parce que quand on ne fait rien pendant un, deux ou trois ans. « Quand on est sur le terrain, on est habitué à travailler tous les jours, c'est plus pratique, c'est aussi pour être en contact avec l'extérieur parce qu'être enfermée c'était trop stressant pour moi ». Elle y a allait deux fois par semaine. Elle a arrêté ça quand elle a commencé à travailler.

Personne ne venait lui réclamer de taxe pour ses activités informelles. Quelqu'un est passé un jour pour lui demander comment elle fait. Elle lui a expliqué et il lui a dit « j'espère que vous ne faites pas ça, ça, ça », elle a dit que non, elle-même en consomme, son mari et ses enfants aussi. Elle ne peut pas s'amuser à faire un truc qui va rendre malade, ce n'est pas seulement pour vendre. La preuve était que quand il est arrivé, il a vu un enfant en train de boire.

2. Description de la profession et autres activités

C'est en 2004 qu'on lance le **concours d'intégration** à la fonction publique pour les assistantes sociales, elle le fait et le réussit. Elle est ensuite affectée à l'hôpital, donc depuis 2004.

Son mari a du dépiécer sa voiture et vendre. C'est là où un de ses beaux frères l'a aidé, il l'a dépanné en lui proposant de faire une petite activité. Dans la maison elle a déménagé la cuisine pour que ça devienne **un magasin**, elle a mis des étagères, quelques bouteilles de bière. Mais ce que ça produit c'est vraiment insuffisant : par jour le chiffre d'affaires varie entre 7 000 et 10 000. Il ne peut pas payer quelqu'un pour travailler avec lui et s'il emploie un étranger il y a le risque qu'il se serve dans la caisse. Et puis eux vont faire quoi s'il a quelqu'un, elle parfois en rentrant le soir elle l'aide un peu à la boutique s'il y a des clients ou s'il sort, pendant que les enfants étudient.

Parfois son mari élève des **poulets** et tout le monde y met la main. Et quand ça en est à 45 jours, ils essaient de vendre, c'est pour essayer de joindre les deux bouts. En ce moment ils ne le font pas parce que l'une de ses filles disait qu'elle avait mal aux yeux et à la tête. Ils ont été voir l'ophtalmologue qui lui a prescrit des lunettes, donc ils ont du puiser dans le capital pour les payer. Si elle arrive à prendre une cotisation quelque part, elle va relancer cet élevage.

L'élevage se fait derrière sa maison, dans un poulailler en bois.

La fonction publique on dit que c'est **un cimetière parce qu'il n'y a pas de débouchés**. Avant, il y avait des écoles où les élèves sortaient avec la catégorie B et finissaient en A quelque chose, c'est-à-dire qu'on évoluait. Actuellement ce n'est plus le cas. Maintenant ils sont obligés de se contenter de là où ils en sont. Et il n'y a pas mieux ailleurs. Parce que s'il y avait des débouchés, s'il y avait des moyens de recyclage, de promotion, elle serait candidate.

Depuis 2004 elle est à l'hôpital central. Entre 2004 et 2007, elle s'occupait de la prise en charge des patients indigents qui ne peuvent pas se prendre en charge. Elle saisissait la direction de l'hôpital pour signaler ceux qui n'ont pas de médicaments, ou ne peuvent pas payer leur hospitalisation. Il y avait des enquêtes sociales pour voir comment il était possible de les aider. **C'est fin 2007-début 2008 qu'on l'envoie pour la prise en charge psychosociale des patients séropositifs**. De temps en temps, elle intervient auprès de l'hôpital pour qu'on puisse leur donner du sang gratuitement, parfois pour des médicaments mais c'est rare. Pour le moment elle essaie de se rapprocher d'eux et de leur famille pour éviter qu'ils ne soient pas rejetés. Elle voit beaucoup de patients : en moyenne, elle voit cinq patients par jour. Mais quand ils sont nombreux elle ne va pas les chasser, parfois ça va jusqu'à quinze. Et il faut donner le temps, il faut écouter chaque patient, lui donner le temps de s'exprimer, lui parler, lui expliquer beaucoup de choses. Il faut voir quels sont ces problèmes, qu'est-ce qui peut l'empêcher de prendre son médicament, donc si elle veut bien faire son travail, elle doit voir cinq patients par jour. Un patient lui prend 45 minutes, plus le temps des interventions auprès de la pharmacie pour ceux qui n'ont pas eu leur médicament etc. Mais maintenant elle en prend dix-quinze parce qu'ils sont nombreux mais le personnel est réduit : elles sont deux, les autres sont des stagiaires, plus nombreuses.

Jour : « Je me lève entre 4h30 et 5h. Quand je me lève, j'ai trente minutes pour faire la prière puis je me mets au travail : il y a la cuisine à faire, parfois regarder les habits, les laver, les nettoyer, nettoyer les choses, s'apprêter et aller au travail. Quand je finis le travail, à 15h-15h30, ou 16h-16h30 quand il y a réunion, je reviens, je me repose un peu et j'apprête la cuisine du lendemain. Parce que si j'apprête la cuisine le lendemain, ça sera long pour

terminer. Quand ce n'est pas les congés, je regarde si les enfants n'ont pas de problème puis je prie et je vais me coucher vers 21h-22h. Parce que le matin chacun fait quelque chose, une fait la vaisselle, le garçon fait le ménage, chacun fait quelque chose, on s'organise. Tout le monde se lève et se couche à peu près en même temps. Quand ils rentrent de classe ils mangent et ils se couchent. Ils se lèvent quand je rentre et commencent à faire leurs devoirs et apprendre ».

Temps libre : Elle rend visite à des membres de la famille malades ou à des amis qui ont perdu un membre de leur famille. Il y a aussi des réunions : l'association des femmes bamiléké d'Essos où elle cotise 30 000 Fcfa par mois, les réunions du service, où elle cotise 10 000 Fcfa par mois quand les salaires sont tombés, ils fixent un jour, en général le premier vendredi du mois, on choisit chez qui on va est une personne prend la tontine et ainsi de suite. Donc elle y fait les tontines. C'est jeudi après-midi et samedi après-midi. Elle va à la réunion des femmes bamiléké en tant que femme de bamiléké : parfois elle y va avec son mari parfois il va à une autre réunion à Biyem-Assi parce que c'est là où les hommes siègent. « À ces réunions on parle le patois, et il faut s'adapter, il faut suivre, c'est un peu dur, mais on fait avec il faut bien être avec les gens ». « La tontine de 5 000 on l'appelle bon week-end, c'est avec les collègues, directement au bureau. C'est juste pour acheter pour la maison : casserole, plats, tapis... ».

Elle ne sort ni boire ni dans des cabarets : « aller dans des cabarets nous on considère ça comme un luxe, ce n'est pas donné, parfois on rentrant de la tontine avec mon mari on s'arrête boire et il peut m'offrir même un morceau de viande, je bois un petit jus et je rentre, là c'est une distraction mais c'est rare. Le lus souvent il préfère qu'on achète, qu'on rentre et que les enfants mangent aussi . Si je propose à une amie d'aller à tel endroit à telle heure elle va demander qui va payer ? Joindre les deux bouts c'est difficile. Si on sort et qu'on utilise 5 000 on va se dire que si on rentre est-ce qu'on ne pourrait pas manger pour quelques jours, donc on essaie de jongler pour ne pas dépenser de l'argent ».

« A la **télévision** généralement je regarde Planète et des documentaires. Je regarde aussi National Géographic et la chaine nationale que je regarde c'est souvent Canal 2. Sur la CRTV c'est souvent la même chose qu'on revoit, le jour ça passe mais sinon je préfère Planète et National Géographic. Il y a aussi TF6 avec *Faites entrer l'accusé* pour meurtres, les enquêtes, *Enquête impossible*. Je regarde ça pour m'éduquer, pour voir comment quelqu'un peut commettre quelque chose, les raisons, les mobiles de meurtres. Parfois il y a des films et feuilletons péruviens qui passent sur Canal 2, l'autre jour c'était *Entre justice et vengeance*, *Tourbillon de passion*, maintenant c'est *Angel et le diable*. Ce sont des séries qui peuvent durer deux ans ».

Elle aimerait **lire**. D'habitude elle lit la Bible mais en ce moment elle a des problèmes de vision, elle ne voit pas bien. Elle est allée voir l'ophtalmologue qui a dit qu'il allait lui prescrire des lunettes, elle lui a dit d'attendre un peu, pour le moment, elle ne lit pas bien. Sinon elle lit le plus souvent la Bible et des brochures sur le VIH pour s'informer sur la maladie, la prise en charge, tout ce qui regarde le VIH.

Elle ne fait pas de **sport** parce qu'elle estime travailler suffisamment quand elle tape les habits, monter et descendre le matin, puiser l'eau dans le puits c'est déjà du sport pour moi.

Parfois les collègues proposent d'aller dans un club pour le sport pour se changer les idées, elle dit qu'elle va voir, mais sinon elle n'y a jamais pensé.

Pendant ses **congés** le plus souvent elle reste car toute sa famille est à Yaoundé. Parfois elle va une semaine à l'Ouest chez la famille de son mari. Parfois le froid la chasse. Ils sont à Bafang, précisément à Bana là où il fait vraiment froid, où les montagnes descendent, c'est comme la neige qui descend, il fait froid. Elle n'a jamais voyagé en dehors du Cameroun.

Tous les dimanches elle va à l'église là où on l'a baptisé, à Longkak, à Nkoleton, à où elle est née. Elle va à la messe de 7h qui sort à 9h.

« Je fais des petits champs. Dernièrement, je faisais un champ quelque part en haut mais on a commencé à construire donc cette année je n'ai pas pu cultiver. C'était un terrain libre sur lequel je mettais le maïs, des cultures. Quand je rentrais le soir j'allais là-bas. Avec les enfants on cultivait, on désherbait, on récoltait. Je gardais beaucoup de maïs que je faisais sécher pour le couscous, une autre partie je la mettais au congélateur pour la consommation. Maintenant il me reste juste une petite parcelle derrière où je peux mettre quelques légumes. Quand je pars je jette un coup d'œil, s'il y a une mauvaise herbe qui m'énerve je l'arrache puis je passe ».

3. Revenus générés et ensemble des dépenses

Revenus

Plutôt que d'avoir un compte bancaire, elle préfère toucher par bons de caisse. Lui a un compte d'épargne, c'est un compte communauté, sur lequel ils versent quelque chose quand c'est possible et dans lequel lui comme elle peut retirer. C'est le seul, c'est à la Bicec. Quand il travaillait, il avait pris un crédit, il a d'abord acheté le terrain, puis il a pris un crédit pour construire. Et quand ils ont licencié, ils ont essayé de balancer avec les dommages : donc on a presque effacé son crédit. Il a donc perdu son travail mais il disait qu'il leur restait au moins la maison. Il travaillait à la Bicic, c'est l'équivalent de la BNP, elle a fermé et c'est la Bicec maintenant.

Elle a commencé à travaillé en 2004, le premier salaire était à 115 000 Fcfa parce qu'elle était de catégorie B1, c'est-à-dire Bac+2. En 2007 ou 2008, suite aux soulèvements contre la faim il y a eu une augmentation du salaire de 15%. Aujourd'hui elle gagne 147 485 Fcfa. Vu les charges, elle trouve que ce n'est pas suffisant car c'est un seul salaire pour **cinq personnes** : il faut la ration, les habiller, le carburant : hier c'est quelqu'un qui l'a dépanné pour acheter le gaz. Aujourd'hui sur son salaire il lui reste seulement de quoi manger du jour au lendemain.

En cumulant ses revenus à elle, 150 000, et à lui, 50 000, ils ont environ 200 000. L'élevage peut rapporter : avec une bande de 100 ou 150, et qu'ils ont un bénéfice de 500 ou 600 par poussin, ça peut faire 50 000. Ils peuvent avoir deux bandes en un an : ils calculent sur les fêtes de fin d'année et les baptêmes de Pâques. Une fois ils ont cherché à faire trois bandes en un an.

Elle évite d'emprunter de l'argent car elle trouve gênant de vivre dans les prêts. Sinon elle l'aurait déjà fait puisque c'est depuis décembre qu'elle n'a plus relancé les poussins. Elle

préfère attendre une réunion. Car si elle emprunte et que les poussins meurent, ça va devenir une autre charge. Elle se dit autant épargner puis lancer les poussins. S'il y a des problèmes elle ne va pas beaucoup souffrir, il n'y aura pas de pression, elle ne va pas stresser. Parce que s'il y a de la pression, surtout lui, elle se dit qu'il peut faire un AVC, accident vasculaire cérébral. Vraiment elle évite. Elle essaie un peu : on dit jongler. Quand à la fin du mois ça devient dur, elle jongle en préparant un jour sur deux. « Je jongle comme ça parce que j'évite les dettes ».

Dépenses

« Dieu merci moi je ne paie pas de loyer, c'est ce qui fait qu'on ne ressent pas vraiment le poids des charges ».

Elle a fait une autre cuisine en planches pour pouvoir chauffer sur le feu de bois quand il n'y a plus de gaz. Elle utilise aussi le réchaud à pétrole pour l'eau chaude du bain le matin et pour des nourritures dures (pour faire bouillir la viande), afin d'économiser le gaz.

La principale dépense par mois c'est la ration alimentaire à 60 000 en allant quatre fois par mois au marché d'Etoudi et en achetant pour 15 000 Fcfa à chaque fois, il y a les parents, l'école des enfants : même quand on a fini il y a encore, demain l'une d'entre elle passe le probatoire demain. Il y a aussi le carburant pour la voiture. « Si je prenais le taxi je serai en retard tous les jours et je serai fatiguée, donc je préfère mettre un peu de carburant, mon mari m'aide aussi parfois pour le carburant car il sort aussi avec la voiture ». Chaque fin de mois elle prend un sac de riz à 10 000 Fcfa, 5 kgs de spaghettis à 5 000, puis elle prend 60 000 Fcfa pour joindre les deux bouts. Les cotisations c'est à peu près 35 000 Fcfa. Le carburant elle met 15 000 et quand ça se termine son mari l'aide. C'est lui qui paie les factures d'électricité. Puis les vêtements, la nourriture à l'hôpital : 250 Fcfa le matin pour un petit sandwich, à midi elle prend un morceau de poisson à 500 Fcfa. Quand elle n'a pas le temps ou pas d'argent elle boit un peu d'eau sachant qu'elle a fait la cuisine le matin elle rentre et se bourre le ventre. Lui il s'occupe aussi du taxi des enfants.

Le matin les enfants prennent un bout de pain qu'ils badigeonnent à la boutique avec beurre et chocolat. Ils n'ont pas le temps de prendre le lait. Et il faudrait des œufs avec du saucisson, ça ferait combien. Pour le taxi, c'est 3 000 Fcfa par semaine, plus le repas de la journée. Son mari donne 10 000 Fcfa par semaine pour ses enfants.

Elle achète l'eau du robinet par bidons de 20 litres, parfois elle puise l'eau à boire à l'hôpital.

Vêtements : Le plus souvent elle achète ses vêtements à la friperie. Sinon quand il y a le déballage elle essaie d'aller chercher le premier choix : les gens vont choisir ce qui est beau est revendre plus cher. Par exemple, une tenue comme elle portait aujourd'hui, elle achète auprès de dames qui ramènent ça d'Afrique de l'ouest et elle paie en plusieurs mois. Celle d'aujourd'hui coûtait 30 000 Fcfa, elle a payé 10 000 Fcfa par mois. Parce que c'est un peu lourd de sortir 30 000 Fcfa par jour. Il y a les tissus qu'elle achète pour les mariages, elle paie 5 000 Fcfa le tissu puis elle donne à sa petite sœur qui est couturière en la payant 2 000. La friperie c'est l'équivalent des marchés aux puces : il y en a à Longkak, mais le siège social

c'était à Mokolo. On l'a cassé mais il y a encore des endroits. Parfois on tombe sur un ancien camarade de classe qui s'est lancé dedans : on lui dit de lui prendre quelque chose qu'elle lui décrit si on déballe des beaux hauts ou des jolies jupes. Pour les chaussures, une vraie paire acceptable c'est 50 000 Fcfa, on ne peut pas sauf si on prend à crédit mais c'est dur. Elle va à la friperie, celles d'aujourd'hui elle les a pris à la friperie à 8 000 Fcfa. Et quand ça ne va pas bien elle les apporte au cordonnier. Les produits d'hygiène et de ménage elle les achète en général à Mahima : le gros dentifrice à 1 000 Fcfa, savon de toilette à 650, l'eau de javel à 600. Elle peut prendre deux fois par mois. Elle y achète aussi les assiettes et les verres, les bassines en plastique. Les serviettes hygiéniques pour les filles, le lait de toilette, ils vendent un litre à 1 500 qui dure un mois pour les enfants.

Ce sont souvent des produits du Cameroun parce que ceux de l'étranger coûtent un peu plus cher : par exemple Colgate fabrique les dentifrices au Cameroun, elle pense que c'est une entreprise camerounaise parce qu'elle voit les produits à la télévision et de nombreux produits Colgate. Finalement elle pense que c'est une succursale d'une entreprise étrangère parce qu'à la télévision elle voit aussi Colgate chez les blancs. Le savon Pharmapur il lui semble que c'est fabriqué à Douala.

Tous les jours les enfants réclament l'ordi avec internet mais pour l'instant la plus grande prend 500 Fcfa pour chercher des informations pendant une heure ou deux concernant ses études. Les prix des ordinateurs baissent mais actuellement ils ne pourraient acheter qu'en seconde main.

Logement : trois chambres à coucher, une pour les parents, une pour le garçon et une pour les deux filles, une douche, un salon, une cuisine et une boutique. Avant c'était salon, cuisine, magasin.

Sécurité logement : Une barrière. « Ce qui était bien c'est que j'avais un gros chien mais je ne sais pas si on l'a empoisonné ou s'il est mort de lui-même, mais quand il est mort que j'ai pris le petit là. Quand il aboyait souvent elle savait qu'il y avait quelqu'un dehors. Sinon avant on volait beaucoup mais depuis que ce chien a grandi il était très méchant, il ne sortait jamais la journée, on le lâchait dans la nuit, il nous signalait ». Elle l'a pris suite à plusieurs vols. Le petit chien elle l'a acheté récemment, comme son fils est en congé elle veut qu'il le dresse, de l'enfermer le plus longtemps possible pour qu'il devienne un peu agressif.

Santé : Par mois elle s'efforce de mettre de côté 10 à 15 000 pour les maladies des enfants : mal de tête, etc. Parfois ça dépasse. C'est vrai qu'elle ne paie pas les 2 600 de consultation à l'hôpital mais il faut qu'elle puisse acheter une ordonnance.

Une de ses filles est vraiment malade, quand ce ne sont pas les yeux, ce sont les dents. Une autre de ses filles a les dents cariées et fait des allergies ce qui fait qu'elle a l'otite. L'autre jour elle lui a pris du fortifiant. Son fils a fini de composer, il a fait le BEPC, il a quatre dents cariées et pour en enlever une il me faut 10 000. Elle a pris rendez-vous avec le médecin, ils vont les enlever au fur et à mesure. Depuis la fin du BEPC, vendredi, il a fait du paludisme et jusqu'à aujourd'hui il dit que sa tête lui fait mal donc demain elle risque de l'amener voir le médecin.

Pour elle, dernièrement elle sent un problème, comme si elle avait un corps étranger. « Le mois dernier le médecin m'a fait faire une échographie le 8 mai et il a dit que j'avais des calculs au niveau du foie, des vésicules de 11 millimètres. Il m'a dit de préparer 250 ou 300 000 pour opérer. J'ai pris un peu peur, j'ai demandé à voir un autre spécialiste qui a demandé de me mettre en observation en prenant des médicaments. Donc je suis en observation et à la fin du traitement je retourne voir le médecin ». [Elle me montre l'échographie]. Elle consulte elle va consulter le médecin à l'hôpital central. Car pour faire un bilan il faut payer et ça fait à peu près 60 000 Fcfa, elle n'en fait pas, il faut qu'elle soit vraiment malade pour consulter. Elle achète les médicaments sur place à l'hôpital.

C'est difficile qu'elle ait recours à la médecine traditionnelle : « moi quand j'ai un problème, je me mets à genoux là [elle désigne un autel dans un coin de son salon] et je prie. Et je prends mon médicament. Ces tradi-praticiens je ne sais pas qui ils sont, déjà j'ai peur qu'on me raconte des histoires parce que j'en vois tous les jours à l'hôpital qui ont vu quelqu'un lui ayant dit " je vais te soigner " et il nous revient il est presque mort. Donc je les évite au maximum. On nous dit qu'il faut aller voir ceci et cela. Mon mari étant bamiléké il croit à la pratique des crânes qu'on va consulter, moi je ne le lui interdit pas, il peut faire ce qu'il veut, mais moi je préfère aller à l'hôpital, même quand les enfants sont malades. Mon père avait une façon de laver ses enfants quand ils avaient la fièvre : il cueillait des herbes, les frottait et lavait avec. Mais me dire qu'on va voir un guérisseur non. Par exemple quand un enfant dérangeait, on allait voir le prêtre pour qu'il lui pose des mains. Mais moi-même, dernièrement une de mes filles est tombée très malade, on m'a demandé de trouver un prêtre pour qu'il la lave. Mais voir le guérisseur c'est difficile ». Mais elle connaît quelque préparations : « il y a un fruit qui est comme la papaye, on mélange avec des feuilles de papayers et de bananiers, on fait bouillir, on boit et on couvre la personne qui est malade, c'est contre les douze maladies : le paludisme, la fièvre typhoïde, les vers, les nerfs... On appelle le fruit 12 maladies, c'est un gros fruit jaune et très amer, c'est le fruit de quincaribal ». Elle prépare ça et elle force ses enfants à boire même s'ils refusent parce que c'est trop amer. Elle a appris ça à partir des commentaires des gens concernant des guérisons de paludisme.

Assurance : Non elle n'en a pas, ça n'existe pas au Cameroun. Quand elle s'occupait des patients indigents, elle faisait parti de la commission des indigences. Elle pouvait faire soigner son mari et ses enfants pour rien, mais maintenant, elle n'en fait plus partie. Elle-même paie quand elle est malade. Elle cotise pour sa retraite, elle ne sait pas exactement combien mais elle se souvient avoir vu sur un bon de caisse 11 000 Fcfa par mois de retenue pour la CNPS.

Voiture : 1^{er} : Toyota Starlette. Elle l'a depuis fin 2007, achetée. Quand son mari a perdu son emploi on les a dédommageait mais les calculs ont été mal faits. Il y a eu des revendications et on a demandé leurs réclamations. La différence qui a été volé est restituée. Avec la petite boutique, c'était parfois difficile de porter les courses, et elle s'est fait agressée deux fois dans le taxi qu'elle prenait pour aller au travail et à chaque fois on lui a pris ses choses. On s'est dit qu'on allait prendre un petit véhicule qui servirait pour la boutique, le travail, la famille, les déplacements. Elle l'a acheté de 2^{ème} ou 3^{ème} main.

Elle épargne dans les **tontines** : il y en a une au bureau où elle épargne 10 000 Fcfa par mois, et une autre où elle donne 5 000 Fcfa par semaine. Il y en a une à Essos où elle donne 30 000 Fcfa par mois. Son mari il est dans une tontine où il donne 12 000 par semaine. C'est surtout pour les rentrées scolaires, les livres des enfants, ce n'est pas grand-chose. Il va voir si entre temps elle peut avoir une cotisation et rembourser petit à petit.

Comme elle n'a vraiment pas d'argent **elle ne peut pas vraiment prêter**. « Si je donne 2 000 Fcfa ou 5 000 Fcfa est-ce que c'est un prêt ? Si on me dit qu'un neveu est malade, je dis de venir chercher 5 000 Fcfa, pour acheter des médicaments. Nous sommes en Afrique et les autres ne font vraiment pas grand-chose. Beaucoup de mes frères et sœurs ne travaillent pas, il y en a qui ne font pratiquement rien donc quand un membre de la famille tombe malade on fait appel à moi et je donne ma participation, 5 000 ou 10 000. Mais ce ne sont pas des prêts ». Elle n'attend pas de retour. Elle fait aussi des prêts à des amis. « Par exemple au service social, “la mère bonjour, je n'ai pas mangé” je ne peux pas le rejeter. “Ma mère je suis venu à pied prendre mon médicament, comment je vais faire pour rentrer” : il y a tel et tel problème et on fait, on ne peut pas... On me reproche souvent au bureau de dépanner un peu. **Je dis que si le Seigneur m'a donné un peu il faut aussi que je donne aux autres**. C'est ça ma philosophie. Je me dis que j'ai eu cette chance d'avoir plus qu'eux donc il faut que je donne aussi ».

« Il y en a qui n'ont même pas où dormir, il faut les aider ne serait-ce que pour avoir le minimum et si je peux prendre un habit, même parmi les habits de mes enfants pour des enfants, je le donne à une patiente, quand je la vois débraillée et qu'elle me dit qu'elle a un seul habit, quand elle rentre le soir elle essaie de laver et d'étaler. Je ne programme pas, ce sont des choses qui arrivent et je gère au fur et à mesure. Quand c'est fort j'envoie au centre social mais comme je sais que la procédure est longue... ». Au travail, elle peut donner 1 000 Fcfa, « une fois j'ai donné 2 000 parce qu'une femme voulait faire le commerce de la banane, sinon je donne 500. Quand y en a qui me disent qu'ils n'ont pas de Bactrim qui est à 300 Fcfa par mois, et il y en a qui ne peuvent vraiment pas acheter le Bactrim, c'est le cotimonasum, les personnes séropositives en prennent pour la prévention des bactéries, là je m'engage et j'achète. Ce que je peux je fais. Ça m'arrive aussi de voir un patient hospitalisé qui n'a pas à manger, j'emballer par exemple pour lui du riz que j'ai fait, la société, **ce n'est pas de sa faute s'il est dans cette situation, c'est plutôt de la notre, la société**, qu'est-ce que nous avons fait pour l'empêcher d'être là ? C'est nous ».

Par jour : 750 Fcfa pour la ration, parfois elle s'arrête prendre 1 000 Fcfa de pain, et s'il y a un problème, parfois elle prend des friandises, en moyenne ça fait 2 000 Fcfa. Mais parfois elle n'a pas 2 000 à dépenser. Elle est capable de partir le matin, de ne rien dépenser et revenir.

Estimations : Chacun vit à son niveau mais pour se sentir à l'aise il faut au minimum 10 000 Fcfa par jour pour une famille moyenne avec pas beaucoup de membres parce que la ration c'est un problème, le taxi, il y a des cas des maladies. Elle pense que les gens qui ont des revenus de 300 ou 350 000 Fcfa s'en sortent facilement. « Nous autres on fait avec. Et moi-même quand je veux me plaindre quelqu'un me dit non non, je dis Seigneur excusez moi.

J'ai quand même ». Sans loyer 300 000 Fcfa par mois c'est bon. Sinon 350 000, il faut rajouter 75-80 000.

Par personne si on prend 2 500 en moyenne ça peut aller. « Il y a des gens qui ont 20 000-25 000 Fcfa par personne et par jour et ils pleurent à leur niveau. Mais pour nous là, si quelqu'un peut avoir 2 500-5 000 par jour ça va ». Les fonctionnaires représentent environ 40% de la population. Elle a des collègues qui sont assistantes adjointes, elles ont 60 000 Fcfa par mois. Si on enlève cette catégorie qui a moins de 100 000 Fcfa par mois ça doit faire 30% de la population de Yaoundé qui vit avec 2 500 Fcfa par jour.

Parmi ses amis beaucoup ont au moins 2 500 et beaucoup en plus. Il y en a qui ont d'autres activités. Il y a des gens dont les époux travaillent donc ça fait deux salaires, si l'époux a environ 200 000 ça fait du bien. Par exemple parmi ses collègues il y en a une qui est mariée à un maréchal de logis, une autre a un mari chercheur, elle même fait dans les missions des ONG dans le Sida etc. donc ça rapporte beaucoup. Si elle va dix jours en mission elle rentre avec 900 000-1 000 000.

Dépendent de ses revenus : Son mari et ses trois enfants. Sa propre famille : ses parents, ses frères et sœurs, son petit frère qui fait des petits jobs qu'elle aide. Du côté de sa belle-famille il faut participer aux deuils etc. Il y a aussi les collègues. Chaque mois elle donne quelque chose à ses parents, même si elle est endettée parce qu'ils ne sont pas au village, ils sont en ville. Ils doivent faire le marché, la cuisine, et sa mère est très malade. Parfois elle l'amène à l'hôpital, lui prend les médicaments et quand la facture est élevée elle appelle ses frères et sœurs au secours.

Sa petite sœur travaille à la fondation Chantal Biya, elle y court, et inversement. C'est privé : on paie toute consultation et hospitalisation. Avant c'était un pavillon de l'hôpital central, mais depuis que la première dame a dit que c'est la fondation Chantal Biya c'est devenu un hôpital à part. Les prix ne sont pas les mêmes et ils s'occupent des enfants de 0 à 15 ans, l'hôpital c'est pour tout le monde.

Mais pour leur ration, c'est chaque mois, 15 000, en se disant que les deux autres qui travaillent déposent autant ce qui leur fait 45 000. Elle a la charge d'amener le pain : chaque vendredi elle leur ramène pour 2000 ou 2500. Comme sa mère ne mange pas le sel, elle fait chaque week-end un repas non salé, en général le légume, la veille, un dimanche, elle a préparé quelque chose qu'elle a déposé ce matin à quelqu'un venu récupérer ça en route alors qu'elle allait au travail en voiture. Le père elle le dépanne quand elle peut et quand elle veut. En général, quand elle touche son salaire elle va déposer 5 000 et demande qu'on fasse un repas pour tout le monde. Quand elle achète le sac de riz elle donne un peu, quand elle prépare elle en amène parfois un peu.

Solidarité familiale : « C'est vrai que c'est une charge pour nous mais je me dis que c'est une bonne chose parce que si on ferme la porte à ses gens ils vont vivre de quoi. Nos parents se sont dépensés pour nous, ils n'ont plus rien, ils n'ont aucune source de revenus. Mon père n'a pas de pension de vieillesse, rien. Si nous ne déposons pas quelque chose il sera mendiant, il s'assoit, il prend une assiette et il tend la main. Dans c'est une très bonne chose. Sinon, nous

serions obligés d'enterrer les neveux chaque fois. C'est toujours elle qu'on appelle quand quelqu'un a un bobo, a mal à la tête, n'a pas dormi. Elle va à la pharmacie acheter du paracétamol, de l'ibuprofène, des médicaments contre le paludisme, etc. Quand c'est les nièces on commence par le fer, les vermifuges. Le plus souvent les personnes se remettent debout. On ne peut pas leur fermer la porte, vraiment, ce n'est pas facile. On dehors de ses frères et sœurs de même père, même mère, il y a des cousines, des tantes. Quand quelqu'un est malade on sait que je travaille à l'hôpital et j'achète ce que je peux acheter. « Je dis que c'est une bonne chose. Sinon beaucoup de gens vont mourir. Parce qu'on peut mourir pour un paludisme alors qu'avec 1 000 Fcfa on peut le traiter. C'est une bonne chose. C'est vrai que c'est une charge mais je me dis que vraiment ça vaut la peine ».

Elle achète des vermifuges aux petits enfants, elle achète des fortifiants pour la mère, le père se plaint de douleurs gastriques. Le tout avec son argent.

Si baisse de revenu : Réduire les friandises, la nourriture. Réduire au minimum l'habillement. À part ça, la ration alimentaire et indispensable, les médicaments aussi. Même le lait de toilette elle en a besoin, et celui qu'elle met n'est même pas cher. Peut-être les distractions mais est-ce qu'il y en a à part la messe ? La messe c'est sa seule distraction. Peut-être vendre la voiture est aller en taxi sinon de prendre le bus. « C'est ce que je vais réduire, mais sinon le reste, je trouve indispensable » (1h17) : ration, médicament, école.

Si hausse de revenu : « Je vais améliorer les conditions de vie et penser à changer de logement. Faire un autre truc, un peu plus confortable, sur le terrain qu'elle a derrière et faire une extension de la boutique pour charger la marchandise et attirer le max de clientèle, améliorer la devanture, mettre des bancs et des tables. Penser aussi à l'éducation des enfants : ordinateur, internet... ».

| Équipements | LOGEMENT D'ENFANCE | LOGEMENT ACTUEL |
|---|--|--|
| Eau courante | Non. Eau à une source. | Non : puits. |
| Eau chaude | | Chauffe. |
| Égouts | | |
| Électricité | Lampe-tempête | Oui |
| Internet | | |
| Ramassage des ordures | Dans rigoles en pluie, sinon bac d'ordures. | Hysacam, en tant normal chaque mercredi |
| Appareils | NOMBRE | NOMBRE, DATE, PRIX ET LIEU DU DERNIER ACHAT |
| Lecteur audio numérique portable (MP3 etc.) | | 1, marché Etoudi, mai 2010, 7 000 mais il a déjà été volé (une de ses filles s'est fait agressée) |
| Lecteur DVD/magnéto | | Avec la chaîne |
| Lecteur DVD portable | | |
| Ordinateur fixe | | |
| Ordinateur portable | | |
| Radio | 1 petite radio au père | 1 chaîne, vers 1998, d'Europe. 1 radio en boutique. |
| Téléphone fixe | | |

| | | |
|------------------|--|---|
| Téléphone mobile | | Chacun un. Sien offert par une amie d'Europe en 2007, un 2^{nde} main solide. Sa plus jeune fille s'est récemment fait voler son tél et MP3. |
| Télévision | | 2 : 1, il a envoyé l'argent quand il travaillait à quelqu'un qui allait à l'étranger, Suisse ou France, vers 86. 1, à la casse, 2^{nde} main, il y a 5 ans, « moineau » dans la chambre. |
| Ventilateur | | |

4. Ses opinions sociopolitiques, ses valeurs

Polygamie

« Ici chez nous, je me dis que c'est le désordre, pour parler de sociologie vous n'allez pas comprendre. On ne peut pas garder dans la même maison, dans la promiscuité, autant de femmes et autant d'enfants. Quand il avait une seule femme avec autant d'enfants ça ne marchait pas souvent. Je me rappelle une fois, mes sœurs et moi on était toujours en train de se disputer un drap quelque part, un seau parce qu'on veut aller se laver, un plat qui nous plaisait. Imaginons si nous étions ici de deux femmes, ça allait être le vrai désordre. Je pense que c'est le désordre ».

Transmission

Ses trois enfants vivent avec elle. Ils sont tous au lycée (public) parce qu'elle n'a pas les moyens de les envoyer au collège. « Il faut qu'ils aillent à l'école, qu'ils s'apprennent et qu'ils s'ouvrent. Moi je n'ai pas eu les moyens d'ouverture, c'est-à-dire apprendre beaucoup de métiers, j'étais limitée, je me disais que si déjà je trouve un emploi qui me permette de gagner quelque chose par mois pour survivre pour moi c'était suffisant. Mais eux je veux qu'ils dépassent ses notions là. Qu'ils s'ouvrent, qu'ils cherchent, qu'ils s'épanouissent. Parce que l'épanouissement c'est psychologique mais matériel aussi ». Qu'ils fassent plus qu'elle. Les deux aînés ne savent pas trop ce qu'ils veulent faire mais la dernière veut être diplomate parce qu'elle a envie de voyager. « Elle ne veut pas épouser un noir, un camerounais, elle n'a pas envie de rester au pays, c'est ce qu'elle me dit toujours, je lui dis : “que le Seigneur t'écoute” ».

Immigration

« Avant de partir il faut savoir ce qu'on part faire. S'il faut partir de chez soi pour souffrir, dormir dans la rue, je me dis que ça ne vaut pas la peine. Si déjà on s'inscrit dans une école, c'est-à-dire de façon réglementaire, moi je les encourage parce qu'il n'y a rien à faire ici. Si on a déjà trouvé des débouchés là bas, un petit job, il faut aller. Mais si c'est pour divaguer, être en train de courir tout le temps, de se cacher à chaque fois quand on voit un policier, d'être ridiculisé parce qu'on est en train d'être expédié comme des colis dans des avions pour rentrer dans les pays d'origine, je me dis vraiment ça ne vaut pas la peine. Parfois il vaut mieux dormir affamé chez soi que d'être rassasié ailleurs surtout si on ne mange pas de la bonne nourriture là-bas. **S'il y a quelque chose à faire là bas c'est bien, mais s'il n'y a rien à faire**, surtout les jeunes filles quand elles disent qu'elles vont se prostituer je ne trouve pas que c'est important. Alors qu'étant ici elles peuvent vendre un petit truc et avoir quelque chose. C'est vrai que beaucoup réussissent mais... Je me dis, celui qui voudra voyager il faudra que je vois si j'ai quelqu'un, par exemple une ONG qui veut bien m'aider à l'encadrer, mais j'ai peur que quelqu'un aille souffrir quelque part, parce qu'il me semble que c'est dur. Les gens qui sont là-bas disent que c'est dur, qu'ici chez nous le voisin peut te donner un morceau de macabo mais là-bas. Moi-même si j'ai l'occasion d'y aller j'irai, peut-être promener, voyager, aller dans le cadre de recherche sur ce que je fais. Mais pour y aller comme ça, il faut savoir ce qu'on va faire. Faut être fixé sur ce qu'on va faire ».

Religion

« La religion est importante, ça fait un équilibre moral. C'est comme un refuge. Quand ça ne va pas, et même quand ça va, je vais là-bas. Je me dis qu'il faut se donner une raison de vivre et quand on a un problème il faut savoir à qui se confier sinon on va se trouver perdu ».

Politique

« La politique je ne la supporte pas, c'est des pertes de temps. On sait ce qu'il se passe en Afrique. Ce sont les grands qui mangent, les chefs, les partis politiques, vous êtes là on vous donne les tricots et vous partez applaudir. Je n'ai pas le temps, je préfère aller au champ ».

« Sur l'avenir du Cameroun, je reste pessimiste parce que jusqu'à présent, rien ne prouve que les choses vont changer positivement. C'est vrai qu'il y a des discours avec des promesses mais je reste pessimiste puisque les choses ne changent pas. **Le peu d'argent, le peu de moyens dont on dispose** appartiennent à quelques personnes égoïstes qui s'emparent de tout, qui prennent, vont garder ailleurs, ils ne se soucient pas de l'avenir des autres. Je suis toujours inquiète pour mes enfants, je me demande comment je vais faire quand ils seront grands s'ils n'arrivent pas à trouver du travail, s'ils n'arrivent pas à se prendre en charge eux-mêmes. J'ai peur de continuer à les prendre en charge après un certain âge. Je m'inquiète. C'est vrai que je les encourage à aller à l'école mais si près il n'y a rien, je fais comment ? Parce que ce que je vois aujourd'hui chez nous c'est un gaillard de trente ans qui est encore pris en charge par ses parents, en plus il est zéro, il fait la maladie, il n'a rien, ce sont les parents qui avec leurs petits moyens cherchent encore à faire son bilan, c'est pénible. Je reste pessimiste sans mentir ».

« **Je n'ai pas vraiment confiance dans les institutions politiques** du pays, je n'adhère pas. Personne ne m'inspire confiance parce que tous sont des démagogues. Je ne fais pas confiance c'est pour ça que je n'adhère pas. Je préfère rester anonyme, à l'écart, les observer. Je ne fais presque jamais de commentaires en ce qui les concerne ».

« La **démocratie** est seulement théorique, parce qu'en pratique, c'est un seul parti que s'approprie tout, les biens, les pouvoirs de nomination. Par exemple il y a mon chef : nous sommes sortis de l'école ensemble. Les gens hauts placés dans les partis politiques on les fait nommer, maintenant il est chef. Ce genre de trucs ce n'est pas encourageant pour nous. **Nous on n'a personne de haut placé** donc je reste là et je les observe ».

« Les gens disent ce qu'ils veulent, mais quand ils sont pris, torturés dans les cellules, qu'on nous dise ce qu'il se passe. La preuve est qu'il y en a un qui est mort dernièrement à la prison de Nkodengui, est-ce qu'il y a la vérité sur ça ? On a dit qu'il était séropositif ce qui était une erreur de dire ça. Moi qui suis avec les séropositifs je sais qu'on n'a pas le droit de dire que tel est mort parce qu'il était séropositif. Les gens disent ce qu'ils veulent, ça change quoi ? Ils chantent. **C'est comme s'ils chantaient** à côté ».

« **La corruption c'est la gangrène, c'est à tous les niveaux.** Actuellement j'ai des dossiers aux finances, je dis que ça dit marcher normalement c'est pour ça que ça n'avance pas, parce que là c'est à tous les niveaux, et c'est tellement encouragé, tout le monde sait que c'est comme ça et tout le monde fait comme ça. Je dis toujours que pour changer ce système de choses il va falloir du temps. C'est pour ça que je dis que je ne suis pas optimiste. Par exemple si mes enfants ont le bac, normalement ils devraient faire un concours et le passer. **Mais comme je n'ai pas l'argent pour payer** il ne va jamais accéder à ce qu'il espère, à ce à quoi il aspire ».

Dans son travail elle est surtout confrontée au **tribalisme**. Parce qu'elle a un chef qui est de l'Ouest et tout se passe entre les mains de l'ouest. Et puis elle ne connaît pas de gens bien placés, donc y a des missions, des séminaires je ne suis jamais appelée, c'est moi qui assure la permanence. Quand il y a des projets, par exemple les blancs viennent avec des projets recruter les gens, je suis toujours écartée parce que je ne vais dans aucune réunion politique.

Elle suit la vie politique, quand ils parlent à **la télévision**. « Mais leurs meetings ça me laisse froide, ça ne me dit rien puisque je vis la réalité tous les jours, je vois comment les gens souffrent, comment ils meurent. Qu'est-ce qu'un discours va changer ? J'attends qu'on dise " il y a désormais tel montant pour telle catégorie, par exemple pour les orphelins du VIH ", mais il n'y a rien, qu'est-ce qui change ? Par exemple en ce moment on est en rupture de médicaments. Je veux bien qu'on dise que les médicaments sont disponibles pour mes patients. Qu'est-ce qu'un discours peut changer ? ».

« Concernant le vote, nous sommes dans un quartier d'autochtones, ce qu'il se passe réellement c'est que moi, portant le nom de bamiléké, nous nous faisons inscrire mais nos cartes d'électeurs ne sortent pas, parce qu'ils se disent que si nous avons des cartes d'électeurs nous risquons de voter pour l'opposition donc généralement on tri selon les noms. Les seules fois où j'ai eu la carte je suis allée voter. Je vote, normalement c'est mon devoir, mais quand

je remarque que je n'ai pas les cartes je ne revendique pas puisque ça ne m'avance à rien. Et je connais déjà les résultats, les résultats sont déjà connus à l'avance, vous voulez que ça m'apporte quoi ? Pourquoi les autres ont et pourquoi parce que j'ai un nom de ressortissants je ne peux pas avoir. Quand j'ai voté je me suis dit qu'avec ou sans ma voix ça ne va rien changer. La dernière fois c'était quand l'opposition avait refusé de donner un candidat unique, j'ai dit ok, autant donner la chance à celui qui a souvent la majorité des voix. Puisqu'avec lui au moins je peux sortir de chez moi en toute sécurité, je vais au bureau sans entendre de coups de feu et quand mes enfants sortent je me dis que j'ai quand même un minimum de chance de les retrouver le soir. C'est seulement pour cette paix là que je supporte. Parce que la paix pour moi est très importante, si on peut sortir sans avoir peur des choses, des agressions, de l'opposition, je me dis autant voter pour lui » (voix basse).

5. Sa définition de classe moyenne et pense-t-elle en faire partie ?

« Il y a des classes moyennes au Cameroun. Il y a des gens qui ne vivent que de leurs revenus et qui sont à l'abri du besoin. Ces gens je me dis que c'est la classe moyenne. Sans avoir à voler pour être très riche. Parce qu'il y a des gens qui sont très riches, il y a des classes moyennes, il y a des classes pauvres, il y a des classes très pauvres. Moi je me situe dans les pauvres : pas très pauvre, pas moyenne. Pas moyenne parce que je me dis que si mon mari travaillait je pourrais être dans la classe moyenne, parce que mon revenu il est bas par rapport aux charges. Je ne suis pas classe très pauvre parce que j'ai quand même à manger. Chaque jour j'ai quand même le minimum. »

Elle dépense au moins 2000 par jour : 1h51 : « Peut-être qu'on peut dire que je suis de classes moyennes par rapport aux classes très pauvres. Parce qu'il y a pire que ça. Il y en a qui ont 20 000 Fcfa de salaire et qui louent. Là ça devient très compliqué. Ça dépend. Et puis si on sait associer les besoins aux revenus, on peut ne pas être stressé, ne pas se soucier beaucoup, mais si on n'arrive pas à supporter sa situation c'est là où on va se sentir gêné. Moi, étant croyante, je me dis que je prends ce que le Seigneur a prévu pour moi et je m'en contente. Si on ajoute je prends, j'accepte et je continue à lui tendre les mains. C'est comme ça ma philosophie, je ne crie pas beaucoup, je n'ai pas besoin de crier ».

Pour être dans classe moyenne il faudrait gagner au moins 300 000 Fcfa. On trouve surtout des employés d'entreprises privées et parapublics qui ont des gros salaires, qui sont véhiculés et tout : CRTV, banques, CNPS. « Les entreprises privées gagnent vraiment gros. Par exemple moi avec un bac G si je travaille dans une banque je ne peux pas gagner moins de 300 000 Fcfa. Il y a les brasseries aussi qui paient. Donc il faut être dans ces classes là ».

Autour d'elles les classes moyennes sont ceux qui se sont appropriés les marchés publics : on parle de livraison de fournitures de bureau, par marché il peut gagner 2 ou 3 millions. S'il a trois ou quatre marchés par an, il peut se trouver avec un bénéfice de 8 millions dans l'année c'est une classe moyenne. Il y a aussi les hauts cadres de l'administration : ils ont l'essence, ils ne paient pas la lumière, ils ne paient pas le loyer, ils n'ont pas beaucoup de charge.

« Généralement, ils n'acceptent pas beaucoup les gens, ils préfèrent convoiter les grands. Ils préfèrent regarder le bas d'en haut. C'est le haut qu'ils regardent bien. Par exemple, quand une assistante sociale rentre dans le bureau d'un médecin on entend "Mme qu'est-ce que vous voulez ?", vous voyez, lui il voit qu'il est déjà grand, contrairement à une assistante sociale. Il préfère côtoyer les grands. Mais nous nous préférons côtoyer les pauvres parce que nous nous sentons à l'aise, quand nous les aidons, nous nous sentons aussi utiles, c'est comme ça. Par exemple quand je puise le riz pour donner à une femme et qu'elle me dit qu'elle va faire tel plat aux enfants mais je suis contente. Je me dis " Oh Seigneur les gens aujourd'hui ne vont pas dormir affamés j'aurai au moins servi à quelque chose " ».

« Ceux de classes moyennes vont dans des clubs de sport, on parle de club deux zéro : ceux des médecins, des magistrats. Il n'y a que dans les trucs comme le football quand c'est l'équipe nationale qui jour où on ne ressent pas qui est le ministre parce que aujourd'hui tout le monde est touché et choqué, même le pauvre là. Et puis c'est vrai que d'habitude ils ne gagnent pas, mais quand il ne gagne pas le match il se sent un peu dérangé. Il n'y a que l'équipe nationale, parce que ça devient comme une religion ici. Quand ça va tout le monde est content. Et dans nos églises aussi, je vois aussi des anciens ministres qui viennent s'asseoir à côté des autres qui n'ont pas leur place et quand le prêtre dit voici la rentrée scolaire il faut aider les enfants de la mission parfois ils apportent des cartons de cahiers et de bic. L'église et le football réunit tout le monde mais sinon je ne vois pas. Quand vous êtes leur domestique là vous les côtoyez, quand vous travaillez chez eux, vous êtes leur employé, quand vous êtes dans leur entreprise vous travaillez pour leur entreprise et ça peut permettre de vous retrouver ensemble ».

On trouve beaucoup plus de classes moyennes dans les capitales provinciales et régionales. Par exemple, à l'Ouest dans sa belle-famille, les gens sont des hommes d'affaires. Il y a parfois des grandes villas, des gens avec beaucoup de biens. Vous voyez de belles maisons sur de grandes montagnes avec de grandes barrières. À Yaoundé ça se ressent partout, y a des quartiers chics : Koweït city, Santa Barbara, etc. À Douala il y en a aussi, à Bamenda. Partout au Cameroun il y en a, dans toutes les régions sauf dans les régions défavorisées comme l'est. Au Sud il y en a beaucoup aussi : des gens qui sont nommés, etc., des commissaires divisionnaires etc., il y en a partout.

Les gens de classes moyennes ne sont pas différents entre eux encore que ça dépend d'où viennent leurs richesses. Il y en a qui ont fait des études, qui travaillent, qui ont de bons salaires. Il y en a qui sont des hommes d'affaires, il y en a qui gagnent des marchés publics. Leurs richesses sont de différentes origines.

Ascension sociale : « Il y a d'abord le problème de chômage. Parce que même si on est instruit et qu'on n'arrive pas à travailler, il est probable et normal qu'on soit pauvre. Il y a ce facteur de chômage. »

Elle conseille de travailler parce que s'il ne se trouve pas un concours de la fonction publique, qu'il entre dans l'informel. Et dans l'informel est-ce qu'on va le laisser : les impôts et les taxes par ci, c'est la police qui est derrière, le délégué du gouvernement qui casse par ci par là. Quelqu'un dans l'informel qui gagne 300 000 Fcfa par mois on peut le considérer de classe

moyenne puisqu'il arrive à se mettre à l'abri du besoin, à joindre les deux bouts. Parce qu'il ne suffit pas de gagner 300 000 Fcfa. Si on se met à gagner 300 000 Fcfa et à dépenser chaque soir au bar 30 000, non. À la maison les enfants ne vont pas bien manger, on ne sera pas bien chaussé, etc. Il suffit de s'organiser, c'est tout. Dans l'informel il y en qui s'en sortent : qui cultivent, qui font des maraîchers, qui vendent les légumes, les salades, etc. Il y a même des gens qui se lancent dans l'élevage. Si quelqu'un arrive à lancer des vagues de 1 000 poussins, et s'il a 500 par poussins et qu'il arrive à écouler toute la marchandise, c'est bon. C'est vrai que c'est beaucoup de travail mais est-ce qu'on a le choix. Si on a déjà ça, on peut faire.